

« Le bastringue et autres sketches »

Paul Lefebvre

Number 35 (2), 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefebvre, P. (1985). Review of [« Le bastringue et autres sketches »]. *Jeu*, (35), 179–180.

« conversation chez les stein sur monsieur de goethe absent »

Pièce de Peter Hacks pour une actrice et un mannequin, traduite de l'allemand par Jean Jourdeuil et Jean-Louis Besson, Paris, Édilig, coll. « Théâtrales », 1982, 63p.

un fin divertissement

1786. Pour la première fois, Madame de Stein explique à son mari (empaillé) la nature profonde de ses liens avec Goethe. Elle a été pendant dix ans la marraine attirée du poète à la cour de Weimar.

Madame de Stein est un monument de délicatesse et de bonnes manières. Le raffinement fait chair. Sa préciosité surannée n'empêche pas cette femme brillante de jeter un regard d'une grande lucidité sur son époque et sur elle-même, tout en finesse et en subtilité. La narration de ses relations avec cette grossière brute de Goethe, relations intenses et cocasses, philosophiques et mondaines, met en opposition l'intelligence et le génie, la civilisation et la poésie. La pulsion et son refus, aussi, car tout cela se double d'un suspense prenant, sur le degré véritable d'intimité entre Madame de Stein et Goethe. Se sont-ils aimés? Lequel des deux aime vraiment l'autre? Et... jusqu'où sont-ils allés? La fin est poignante.

Conversation chez les Stein... est un monologue brillant, suave, spirituel, farci de détails piquants, d'une élégance de style qui fait plaisir, à savourer comme un mets fin. C'est un texte agile, plein de

rebondissements faits des aveux de Madame de Stein, de ses rationalisations, de ses avancées et reculs, qui perce une à une les carapaces de l'être social pour nous faire atteindre le cœur de l'humain, d'une telle fragilité...

Quelle comédienne s'y mesurera?

jean-luc denis

« le bastingue et autres sketches »

Textes de Karl Valentin, Paris, Édilig, coll. « Théâtrales », 1981, 95p.

du clown que brecht aimait

Le Bastingue et autres sketches augmente le corpus en langue française des œuvres du plus connu des comiques de cabaret allemand, Karl Valentin, dont le travail scénique, commencé au début du siècle, s'est poursuivi jusqu'aux années quarante. Brecht a collaboré avec Valentin pendant les années vingt et concevait pour lui une grande admiration. Dans *l'Achat du cuivre*, Brecht fait dire au Dramaturge, à propos de l'Auteur de pièces (soit lui-même): « Mais c'est du clown Valentin, qui se produisait dans les brasseries, qu'il apprit le plus. En de rapides croquis, Valentin jouait des employés



récalcitrants, des musiciens d'orchestre ou des photographes qui détestent leur employeur et le rendent ridicule.»¹

L'ouvrage de base, en français, quant à Valentin, demeure néanmoins *Cabaret satirique*² qui regroupe une vingtaine de textes accompagnés d'illustrations et de notes biographiques, filmographiques et bibliographiques. La traduction du *Bastringue* que nous pouvons lire dans *le Bastringue et autres sketches* a l'avantage d'avoir été établie d'après une version un peu plus complète que celle publiée dans *Cabaret satirique*; par contre, la traduction du *Cycliste* est la même. Deux sketches (*le Solliciteur* et *les Pupitres ensorcelés*) et une prose (*Lettre à un directeur de théâtre*), inédits en français, complètent ce volume.

paul lefebvre



1. Bertolt Brecht, *l'Achat du cuivre*, dans *Écrits sur le théâtre*, tome I, Paris, l'Arche, 1972, p. 571.

2. Karl Valentin, *Cabaret satirique*, Paris, Éditions Dramaturgie, 1981, 230p. Ceux qui veulent retourner aux textes originaux peuvent consulter ses œuvres complètes en langue allemande: *Karl Valentin's Gesammelte Werke*, éditées par Michael Shulte, Munich, Éditions Piper, 1981. Quatre volumes parus.

« le théâtre de sophocle »

Traduit et commenté par Jacques Lacarrière, Paris, Philippe Lebaud, 1982, 525p.

une traduction très chou

Les traducteurs pour la scène du théâtre grec classique essaient habituellement de ménager la chèvre et le chou. On tente, d'une part, d'évoquer la rythmique du texte original et de conserver ses images complexes, voire obscures, et d'autre part, d'en faire une parole vivante, scénique. Les traductions de l'helléniste Jacques Lacarrière ne portent guère, comme d'autres, aux bêlements ampoulés, mais sont immédiatement comestibles. Comme des choux. Le verbe est clair, précis, fondu dans une rythmique qui s'accorde à la parole: c'est un Sophocle sans lourdeurs, fondé sur une interprétation qui, comme toute lecture, est discutable, mais qui a l'avantage de donner aux textes une grande immédiateté, sans pour autant nier leur épaisseur.

Lacarrière écrit dans son introduction: « La seule façon de comprendre ou de lire aujourd'hui Sophocle est d'oublier qu'il a écrit des chefs-d'œuvre et de se dire qu'il a d'abord écrit des œuvres. » Ce qui rend bien compte de son entreprise de traduction et de ses commentaires. Pour Lacarrière, l'universalité de Sophocle n'est pas donnée et il en éclaire les causes en sollicitant tour à tour les mythes, l'histoire de la pensée et les images qui traversent l'œuvre du poète. En prenant dans ses traductions le parti pris de la parole et de la clarté, Lacarrière va à l'encontre de la matérialité du texte, de sa lettre, pour mettre en valeur ce qu'il en considère l'esprit: la démarche est hardie, trop, serait-on tenté de dire, s'il ne nous avait donné là le Sophocle le plus vivant et le plus dynamique qui se puisse lire en français.

paul lefebvre